



Archives de sciences sociales des religions

112 | octobre-décembre 2000

Âme et corps : conceptions de la personne

RAWSKI (Evelyn S.), *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Institutions*

Berkeley, University of California Press, 1998, xii + 481 p. (bibliogr., cartes, tabl., illustr., glossaire, index)

Vincent Goossaert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20351>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 119-121

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Vincent Goossaert, « RAWSKI (Evelyn S.), *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Institutions* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.43, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20351>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

RAWSKI (Evelyn S.), *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Institutions*

Berkeley, University of California Press, 1998, xii + 481 p. (bibliogr., cartes, tabl., illustr., glossaire, index)

Vincent Goossaert

RÉFÉRENCE

RAWSKI (Evelyn S.), *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Institutions*, Berkeley, University of California Press, 1998, xii + 481 p. (bibliogr., cartes, tabl., illustr., glossaire, index)

- 1 Les Jurchen, peuple vivant en actuelle Mandchourie, fédèrent différentes populations avoisinantes au début du XVII^e siècle et s'allient aux Mongols, s'organisent en société militaire multiethnique (divisée en « bannières ») et inventent une culture commune nommée « mandchoue ». Ils fondent la dynastie des Qing qui se présente comme le pouvoir légitime sur l'ensemble de la Chine et de l'Asie intérieure. Chassant la dynastie chinoise Ming de sa capitale Pékin en 1644, les Qing s'installent immédiatement dans leur palais, qu'ils conservent tout en l'aménageant à leur propre pratique du pouvoir. C'est fondamentalement l'histoire et le fonctionnement de ce palais impérial (la Cité interdite) pendant trois siècles que raconte E.S.R., même si le premier chapitre rappelle à quel point les Mandchous se distinguèrent de leurs prédécesseurs en sortant fréquemment de la Cité interdite et en logeant dans les palais d'été ou en campagne, sous la tente.
- 2 Rejetant l'idée préconçue d'une sinisation rapide de la cour mandchoue (et s'appuyant sur les travaux de collègues travaillant sur l'histoire culturelle des Mandchous, tels que Pamela K. Crossley), E.S.R. met en évidence le côté original des solutions institutionnelles ou rituelles apportées par les Mandchous aux questions de gouvernement, par rapport

aux dynasties « chinoises » Han antérieures. Voulant gouverner différents peuples d'Asie intérieure (Mandchous, Mongols, Chinois, Tibétains, Ouïghours ; les peuples du Sud ayant reçu un traitement totalement différent) sans les assimiler, les Qing surent mettre en place une « compartimentalisation » assez longtemps efficace (jusqu'au milieu du XIX^e siècle). Cette politique assujettissait individuellement chaque peuple à la dynastie, et le représentait à la cour et dans le gouvernement, sans le mêler aux autres. Laissant de côté l'application de cette politique sur le terrain (sauf pour la partie sur le bouddhisme tibéto-mongol [pp. 244-263] qui est un résumé de géopolitique très compact et ardu pour les non-spécialistes), E.S.R. s'emploie à étudier sa définition et son application au sommet, dans l'entourage de l'empereur.

- 3 L'une des grandes qualités du livre, outre la masse considérable d'informations brutes, est d'envisager la cour dans son fonctionnement, plutôt que d'étudier *ex abrupto* son idéologie. La description est concrète, attentive aux faits, aux lieux et aux objets, elle balance la règle et les exceptions, mais sans jamais verser dans l'anecdotique. Le résultat est tout à fait abordable pour un public curieux ; les spécialistes quant à eux apprécieront aussi les passages plus pointus et l'appareil critique considérable. L'ouvrage est divisé en trois parties : le premier chapitre décrit les lieux (le palais, les sites extérieurs de séjour) de la société de cour, ainsi que quelques éléments de sa culture du point de vue ethnique (langue, nourriture). C'est sans doute la partie la moins fouillée. La seconde partie concerne les acteurs : le clan impérial et la haute noblesse (chap. 2), les princes (chap. 3), les femmes de la famille impériale, consortes et princesses (chap. 4) et les serviteurs (eunuques, serviteurs héréditaires, artisans, chap. 5). La dernière partie concerne la vie religieuse de la cour : les rituels publics confucianistes (chap. 6), le chamanisme et le bouddhisme tibéto-mongol (chap. 7) et les rituels privés à l'intérieur du palais (chap. 8).
- 4 L'étude se fonde sur une documentation primaire et secondaire absolument impressionnante, dont le dépouillement et l'analyse ont occupé plus de dix ans de la vie de E.S.R. Ce sont pour l'essentiel les archives et règlements du Service du palais (Neiwu fu, vaste organisation bureaucratique dont les activités recouvrent l'essentiel du sujet), ainsi que la littérature secondaire produite par les chercheurs du Musée du palais à Pékin, et autres recueils de souvenirs. Le regroupement analytique de cette littérature par le biais des notes, dont l'accès est rendu aisé par l'index précis, fait du livre un outil de travail très bienvenu. Sur de nombreux points, la littérature existante offrait déjà des descriptions et analyses fouillées, et E.S.R. y renvoie sans les reprendre, gardant ainsi dans des proportions raisonnables un livre qui aurait très facilement pu être un pavé.
- 5 L'un des thèmes récurrents est l'appréciation très positive portée sur la gestion d'un vaste palais, d'une famille impériale tentaculaire et d'une immense population de nobles et de serviteurs. Comparativement aux dynasties antérieures, affirme l'auteur, les Mandchous ont su mettre efficacement à leur service ces diverses catégories de personnes, maintenir à un niveau minimal les risques de subversion et conserver sur elles un contrôle effectif. C'est à partir de ce constat, sans évoquer la réalité du gouvernement de la population civile à partir duquel les historiens jugent habituellement la dynastie, que E.S.R. conclut que les Qing sont la plus grande dynastie de l'histoire chinoise (p. 299). La réussite commence au niveau de la famille impériale elle-même, dont les règles en matière de construction du lignage (règles de nom, définition du cercle de deuil) se révèlent, quand elles sont démontées dans le détail, tout à fait originales. Les frères, oncles et princes sont mis au service du pouvoir plutôt que d'en être un poids ; l'A. analyse finement l'évolution

du rapport des empereurs avec leurs proches par exemple selon la façon dont ils leur délèguent des tâches liturgiques.

- 6 Une autre clé de cette réussite est le caractère multiethnique de la cour : la haute noblesse mandchoue-mongole, dont l'hérédité des pouvoirs est très limitée (peu de successions sans perte de rang sont automatiques et l'empereur les confirme ou infirme toutes) et la bureaucratie chinoise se contrôlent réciproquement. Le cercle des intimes, formé des membres du clan impérial et des descendants des héros de la conquête, jouit du prestige d'un statut noble mais son accès à des situations de pouvoir est géré par une méritocratie. Chaque succession, à commencer par celle des empereurs eux-mêmes, se fait en choisissant le plus capable parmi tous les fils. Ainsi la surveillance exercée par l'empereur lui-même et son évaluation des individus jouent un rôle central. Il est peut-être dommage que, prise par son éloge du système, E.S.R. n'ait pas voulu en réévaluer les épisodes généralement considérés comme des dérapages, tels que l'ascension du favori Heshen (1750-1799).
- 7 Tous les aspects d'un si vaste sujet, même au travers d'une étude aussi fouillée, ne pouvaient être traités en égale profondeur. Souvent, un cas particulier sert d'analyseur pour une question plus générale. Par exemple, dans le chapitre sur les rituels publics, une étude développée est consacrée aux prières pour la pluie, parce qu'elles forment un cas limite : contrairement au caractère régulier, automatique des autres rituels, la prière en temps de sécheresse vise à un résultat concret et l'on voit les empereurs faire dans une telle situation preuve d'inventivité. D'autres aspects de la vie de cour sont absents du livre : on peut regretter l'absence de l'aspect économique du palais (sa gestion, sa consommation, son approvisionnement) ou de la question des communications avec le monde extérieur (les communications bureaucratiques, bien connues maintenant, mais aussi celles informelles passant par les proches, les serviteurs et les eunuques, par lesquelles la cour s'informe de la situation « à l'extérieur » et agit sur elle). De même, la ville de Pékin apparaît peu dans le livre en dehors de la mention des temples où la cour faisait exécuter occasionnellement des rituels, même si dans le dernier chapitre, l'A. suggère sur certains points comment les rituels familiaux de la cour et ceux du petit peuple de la capitale se sont mutuellement influencés. Par exemple, l'usage simultané pour les rituels de cour des trois principaux clergés de la ville (taoïste, bouddhiste chinois, bouddhiste tibéto-mongol) pour des services simultanés mais distincts, issus directement de la politique de compartimentalisation, a été adopté par la population pékinoise.
- 8 L'un des apports les plus nets de cette dernière partie consacrée aux rituels est d'opposer les rituels publics et privés de la cour ; la distinction était connue, mais E.S.R. en fait une comparaison très fine. Alors que le rituel public est fortement fixé par les codes (confucianistes et chamaniques), le rituel privé (dont l'exécution n'est pas consignée dans les sources bureaucratiques, et n'est donc connue que par les matériaux d'archives et les descriptions de la vie au palais) est pour les empereurs un espace de liberté. L'A. montre comment pour chaque occasion (fêtes du calendrier liturgique tel que le nouvel an, anniversaires, deuils...) l'empereur choisit en personne le degré de célébration public ou privé et fixe lui-même pour la partie privée les lieux, les divinités, les clergés, quitte à construire de nouveaux autels.